

mauvais de la division et de la contestation, une fois maîtrisés, ne viendront plus troubler la félicité retrouvée, celle de la Nature parfaite, pure, bonne, intègre. L'intégriste recherche le paradis sur la Terre. Il le recherche pour la suite du monde et pour l'éternité.

Au contraire de Bernard-Henri Lévy, je vois dans certaines formes d'intégrisme comme un long et patient travail de vengeance, une folle défense et illustration d'une culture dysfonctionnelle face à une domination étrangère dans tous les domaines de la religion, de la morale, de la philosophie, de la science et de la technique. Des siècles de mépris, de refoulement et de silence justifient aux yeux des intégristes leurs actions sanguinaires. Cultures phagocytées, langues balafrees, peuples déchaussés, us et coutumes décimés, religions dévitalisées. Cette pensée défensive relève d'un système philosophique fermé, obligatoirement réactionnaire, et qui se galvanise de ses blessures et de son sang versé suite aux coups de boutoir donnés par une culture étrangère dominante et dominatrice. L'intégrisme se veut aussi une réponse « territoriale » à une invasion « étrangère » qui vise sa déterritorialité.

Je vois également dans l'intégrisme un impérialisme à consommation locale, une absinthe pour nécessiteux, une façon hideuse et radicale de légitimer la remise sur les rails d'une culture déliquescence, d'un peuple à la dérive ou d'une nation en phase finale d'acculturation. Un impérialisme local, certes, mais bas de gamme, à circuit fermé, constitué de grimaces morales et de vaines tentatives de restauration du « temps perdu », recyclé à l'usage des pauvres et des esprits désorientés. Ce faisant, l'ancien esclave, devenu intégriste triomphant, brandit les dépouilles *magnées* du maître abattu avant de les revêtir dans l'obscurité, loin du peuple fanatisé. Alors l'intégriste est tout étonné de constater que ces habits usagés lui vont comme un gant. Mais un gant taché de sang.

Mais au-delà de l'analyse sociologique ou philosophique, il y a les hommes, c'est-à-dire l'*hommerie*. L'homme ordinaire commande avant tout la paix dans le respect et la dignité. S'il ne la trouve pas, il doit *nécessairement* se défendre de l'Autre, se défendre *contre* l'Autre ; simple question de survie. Si l'homme ordinaire constate que sa famille, son clan ou son peuple subissent vexations, humiliations, emprisonnements arbitraires, déportations voire génocide, il doit aussitôt agir pour mettre fin aux torts subis. Alors celui qui se lève et frappe l'oppressé est un Juste. Il n'est pas un intégriste. Il défend sa peau, l'intégrité de sa peau. Malheureusement, c'est le discours que tient l'intégriste bon teint... et le Juste !

Bernard-Henri Lévy, héritier flamboyant des Lumières, n'a pas encore compris que l'être humain ne vit pas de concepts historiques. Il possède une puissante mémoire symbolique et affective chargée de millions de souvenirs teintés d'émotions, d'empreintes mnésiques indélébiles. L'homme appartient avant tout à la mémoire familiale, puis collective de son groupe, avant d'appartenir à celle, cabalistique et primesautière, des écrivains et des philosophes, ces possédés des mots. Bien sûr, s'en libérer est un signe de liberté. Mais c'est aussi le premier pas vers l'étrangeté. Plus simplement : les hommes chérissent la paix et aiment se reconnaître entre eux. Se reconnaître entre eux ? Cela leur permet de dormir la nuit sans risquer de recevoir un poignard entre les omoplates.

L'homme n'est pas fait pour vivre dans la solitude des grandes villes, dans l'anonymat nucléaire de la Raison, à l'ombre du Léviathan. Ironiquement, il doit vivre près de sa famille pour mieux la combattre car, ce faisant, il apprend à mieux se connaître. Il apprendra ainsi à devenir étranger pour sa famille avant de l'être pour l'Autre. Mais l'homme a évolué pendant cinq millions d'années dans une nature hostile, au sein de petits groupes à l'intérieur duquel chaque individu se connaissait et participait à la sécurité et à la survie de l'ensemble. Nous savons aujourd'hui qu'il faillit s'éteindre à plusieurs occasions, tellement la survie de cet être faible et chétif tenait à une multitude de facteurs environnementaux et génétiques, tous plus hasardeux les uns que les autres. Tout au long de son évolution, et malgré sa grande curiosité, l'être humain évitera les contacts avec l'étranger. D'instinct, il sait que tout contact pourrait perturber et même mettre en danger l'ensemble des codes individuels et sociaux nécessaires à son équilibre et à celui de son groupe. Pourtant, l'Autre n'apporte pas toujours la Mort. L'Autre maîtrise souvent une nouvelle culture qui pourrait favoriser sa survie.

Cette déformation socioculturelle, fruit d'une longue veille génétique faite de peur, de cauchemars et de craintes infondées, serait à l'origine de notre malheur. Il y a peu, l'homme n'était pas un prédateur. À peine un charognard qui se repaissait des carcasses laissées par les prédateurs. Il devait se déplacer en groupe fortement hiérarchisé pour se défendre des carnassiers. Devenu prédateur impérial, il ne s'est pas débarrassé des mécanismes paranoïdes nécessaires à sa survie. Au contraire.

La crainte de la mort. La peur de l'agression. La mort. De là, son refus universel et éternel de l'Autre. Car s'il s'avance sur le territoire de l'Autre, c'est

toujours pour améliorer ses chances de survie. Mais voilà le drame : cette survie se fera toujours au détriment de l'Autre. Comme le code de survie du groupe lui commande de préserver son intégrité, il ne reconnaît tout simplement pas celle de l'Autre.

Finalement, le problème ne réside pas dans la folie intégriste. Le problème, ce n'est pas le nationalisme et tous les « isthmes ». Le problème, c'est la volonté de domination et de soumission de l'Autre dans tous les domaines de la vie. Le problème est à la mesure de l'homme qui ne respecte *jamais* le territoire de l'Autre, l'intégrité de son frère, son semblable.

Intégristes, les Serbes !

Bien sûr, pour Bernard-Henri Lévy, les Serbes sont aussi des intégristes. Après la *démonisation* de ces derniers, après son film *Bosna !*, voilà que le citoyen de Sarajevo est devenu tout à coup « [...] tolérant, plein d'humour, lettré. Le Bosniaque sobre, contrairement au Serbe bourré, est un bon soldat, mais aussi un bon père, un bon mari, un bon amant, un bon copain. C'est surtout un Européen et un démocrate, quand le Serbe est un Asiatique et un nazi ». Suite à l'agitation de Bernard-Henri Lévy et de ses épigones dans tous les salons d'Occident, écrit Patrick Besson dans *Coup de gueule contre les calomnieurs de la Serbie* ⁵, « Sarajevo est devenue à la fois l'Athènes de Périclès, la Rome d'Hadrien et la Vienne de François-Joseph ». Pourtant, avant l'éclatement de la Yougoslavie et la guerre en Bosnie, l'Occident n'en avait rien à cirer de cette ville de province, et Sarajevo n'a jamais figuré au palmarès des cités éternelles, *incontournables*. Pis ! Avant la guerre, il aurait été difficile pour un intellectuel ou un démocrate de la situer sur une mappemonde, sauf bien sûr pour un athlète des sports d'hiver, à cause des jeux olympiques qui se sont tenus dans cette ville. Banaliser la barbarie serbe ? Non. Idéaliser les Bosniaques ? Encore moins.

Dérives prévisibles

À cette démonisation des Serbes répondent les études des chercheurs du Centre d'études et de recherches internationales (CERI) réunies dans *Le déchirement des nations*, sous la direction de Jacques Rupnik. Selon ces derniers, le nationalisme « diverge » quand l'idée de nation ne se cristallise pas dans un État, une langue, un territoire. La Yougoslavie, par